

Un casse-tête : l'orthographe

Autor(en): **Brodard, François-Xavier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **5 (1977)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-237731>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN CASSE-TÊTE: L'ORTHOGRAPHE

Il faut avouer qu'en français, l'orthographe est un vrai casse-tête. Pourquoi ? parce que le français, venu comme nos patois, du latin populaire, a été très tôt écrit et non seulement parlé. Il a, de ce fait, gardé et traîné à sa remorque au long des siècles, une bonne partie de son orthographe du début, correspondant à la prononciation des débuts ; il a conservé cette empreinte du latin dont il était né, alors même que les Français ne savaient plus le latin.

MANDUCANT HERBAS IN CAMPIS, elles mangent des herbes dans les champs. Vous remarquez la survivance de ce "ent" du verbe et de ces s des pluriels ; du p toutes lettres qui pourtant ne se prononcent plus depuis fort longtemps. Elles restent agrippées aux mots comme la gangue à la pièce de métal que l'on a fondue.

Mais en patois ? Comme il a été écrit fort tard, il n'a pas subi la fêrûle des grannaisiens. La règle fondamentale de son orthographe est : écrivez exactement comme vous prononcez actuellement. C'est ce qu'on appelle l'orthographe phonétique. Si par exemple vous voulez écrire le mot "vache" en patois, vous aurez à rendre le son ts. Il faut le rendre par ts (t+s dur comme dans sa) et non par tz (car z a le son doux comme z dans zéro). Vous écrirez donc na vatse. Mais si vous voulez écrire la rage, le son dz (d+z) fera l'affaire : la radze. Il serait donc faux d'écrire "vatze" tout comme d'écrire "radse". On écrira la tsêrdza, la charge, mais tsêrtse, cherche.

Remarquez qu'au ch du français correspond en patois ts, et qu'au son ge, je du français correspond en patois dze. Ne confondons pas ! L'auteur de la Poya a écrit très justement tsêrdzinyolè. Le dz (ou dj) patois correspond au Z, ge français Djyan, Jean, djiythe, gîte.

Et le fameux a final (entre a et o) des "Armaillis" dans aryaø ? Comment faudra-t-il l'écrire ? o ? Surtout pas ! O, c'est o, et jamais un a quelconque. Le suédois qui possède ce son l'écrit Å, å. Si vous n'avez pas ce carac-

tère (on peut le faire mettre au lieu de % ou de & par exemple), le mieux est, me semble-t-il, de l'écrire comme le fit un temps Bovet : ao. Tobî avait recouru ici à une convention à lui, le rendant par â tandis qu'il rendait le â français par à. Cela me semble peu heureux. Plus habitués à lire du français que du patois, nous risquons fort de lire ce â comme le â de âtre, et de lire le à de Tobî comme le français là, la. Mieux vaut écrire ary^â (ou aryao) et ch^êkâre, et garder le a pour le a patois bref : fata, rata.

On emploiera toujours la lettre k pour rendre le son c (de café, comme, cure). Si l'on écrit "quemin", je parie à 100 contre 1, que ceux qui ne savent pas (ou guère) le patois liront à l'unisson cou^èmin (si ce n'est pas encore cou^èmine). Ne leur jetez pas la pierre : vous ne savez pas l'espagnol ? Je parie que vous lisez Migou^èl, Ché (ou Ké Gou^èvara) alors qu'en espagnol ça se lit Miguel (comme en français et Tch^yéGuévara, comme en français guet).

Le seul moyen de s'en tirer et de ne pas noyer le lecteur, c'est donc d'écrire exactement comme on prononce actuellement.

Voici deux règles fondamentales :

1.- La même lettre représente toujours le même son. K c'est c (de Co) k, qu du fr).

2.- Il ne faut jamais écrire les lettres qui ne sont pas prononcées, tels les s du pluriel ent finaux des verbes. Ainsi, vous, vo (sans s) sont chon (sans t final) champs, = tsan (sans ps, et am rendu par an jamais pas am), de même an : toujours an : andze, anpa (et non ampa) etc.

Et là l mouillée? me diront ceux qui savent ce que c'est. Car il y a cent ans ou presque qu'il n'existe plus, soit en français, soit en patois. Des gens que j'ai connus et qui auraient maintenant plus de 115 ans, disaient en français une fill^ye, une famill^ye et en patois na fil^ye, na famill^ye. C'est ce ly que l'on appelait l mouillée, disparu. Tobî l'a écrit parce qu'il le prononçait, tout comme mon père (né en 1862) qui nous grondait parfois parce que nous

disions na fiye, na famiye, sans cette fameuse et défunte l mouillée.

Ce qu'il faut faire ? Puisque nous avons une orthographe strictement phonétique, nous ne l'écrirons pas, ne le prononçant pas. Prenons une phrase en latin populaire :

PAGABANT VIATICUM FILIAE AD PAGUM AMIMALIUM, soit en français : ils payaient le voyage de la fille au pays des aumailles.

Mon père, qui prononçait les l mouillées aurait dit en patois :

payîvan le voyâdzo a la fiye ou payî di-j'armalyè, tandis que nous disons : payîvan le voyâdzo a la fiye ou payî di j'armayè.

Puisque nous prononçons fiye, armayè, pourquoi écrivions-nous fiye, armalyè ?? Soyons logiques, écrivons exactement comme nous prononçons.

Si nous voulions faire de l'archaïsme, écrire comme on prononçait jadis, nous risquerions fort, faute de savoir le latin et de connaître la philologie, de... taper à côté, de mettre des ly où ils n'ont que faire et de ne pas mettre là où il en faudrait ; d'écrire paye, alors que c'est palye (latin Palea) et lyô pour yô, alors que le latin a EO, sans trace de l. Des grammairiens sont tombés jadis dans ce traquenard ; ils ont fait, comme disent les philologues, de l'hypercorrection. S'avisant par exemple qu'il y avait un l dans le mot latin FALCEM d'où vient le mot la faux, et qu'il n'y en avait plus en français, ils en ont remis un, et écrit faulx, sans s'apercevoir (ou plutôt faute de savoir) que le L de falcem était devenu le u du mot faux !

C'est par une erreur semblable que certain disent Julbert pour Gilbert et Krû byantse, pour Krî byantse, ignorant que ces deux mots n'ont rien à voir avec LIBRA qui donne livre, et crux qui donne krê (kri en position liée).

Si nous avons vraiment la démangeaison de faire de l'archaïsme, suivons du moins cette indication : le patois n'a ly (l mouillée) que là où le français a un l dans le mot correspondant : fiye, fille ; balyî, bailler. Non

que le patois viennois du français ; ils sont issus de la même langue et sont donc frères ; mais parce que le français, tout en cessant de prononcer la l mouillée continue à l'écrire. Le patois, lui, les supprime parce qu'il n'a que faire de ces lettres parasites qui abondent en français. Tobî les prononçait, aussi les écrivait-il, c'était logique. Soyons-le, nous, en ne les écrivant pas.

Notre orthographe est, au fond, celle de Tobî. Il la tenait de Louis Gauchat, le fondateur du Glossaire des patois de la Suisse romande. C'est, je crois, une référence qui en vaut bien une autre !

abbé Fr.-X. Brodard

ACCORDAIRON PO ON MARIADZO

La fènna : Bonjour Monsieur.

L'hommo : Bon dzo, ma bouna damuzalla. Qu'a-te-vo à fare per inque ?

La fènna : Voici une lettre avec ma photo.

L'hommo : Ah ! Vo z'îte la damuzalla qu'a repondu à m'n'annonce dein la Folye d'Avis. Faut vo seta su sta chaula. L'è dinse que faut qu'on fasse on bocon d'accordâiron einseimblyo. Po m'n'affère, ne su pas rêtse mâ, y'é mon ottô qu'è bin galé et y'é min de dèvalla. Por mè, sarèi bon d'avâi onna fènna que satse bin couâire.

La fènna : Oui, je crois que je sais bien cuire. J'ai même un diplôme de l'Ecole ménagère et j'ai été bien appréciée où je suis allée en place.

L'hommo : L'è bon. Vo faudra assebin rapetassî lâi z'haillon. L'è de bî savâ. Balyi à medzi âo câion, soignî lè dzenelye, tsouyî Tote lè